

BOARDS  
BRDS  
DE  
SEINE

**Des nouvelles au fil de l'eau**



# BORDS DE SEINE

Des nouvelles au fil de l'eau

Ce projet modeste était destiné à nous rassembler nous professeurs et élèves autour du patrimoine culturel et écologique local afin de fédérer notre classe, apprendre à nous connaître, car dès le début de l'année, nous sommes partis à pied du lycée jusqu'à Mantes avec Monsieur Sananikone et Monsieur Boutenegré, en empruntant la nouvelle magnifique passerelle qui venait d'être inaugurée. Ce jour là nous avons été saisis par la beauté des tableaux de Maximilien Luce au Musée de l'Hotel Dieu grâce à une conférencière qui nous a donné des clés sur la peinture des bords de Seine ; ensuite nous avons été à la rencontre du service des archives de Mantes la Jolie à la Mairie où nous avons découvert l'histoire de la ville par l'intermédiaire de lettres et documents officiels. Nous étions bien fatigués mais nous constituions déjà une équipe : la Seconde 7.

Toute l'année ce projet nous a suivi, nous avons étudié plusieurs nouvelles de Maupassant qui se passent en bords de Seine : Une partie de campagne, Sur l'eau, Mouche, En mer, autant de récits jubilatoires qui donnent toute sa poésie au quotidien des bords de Seine du XIXème siècle, juste avant l'industrialisation, à un moment où on se baignait encore dans la Seine et on y faisait du canotage. Cela nous a surpris et fait rêver, on a imaginé que ce serait peut-être un jour à nouveau possible.

Tout ceci nous inspiré, tel Maupassant, pour écrire des nouvelles, et pour cela nous avons souvent été travailler avec Madame Pelaprat au CDI, où une conférencière du patrimoine, Roselyne Buisnières, est venue faire une conférence très enrichissante sur les traces patrimoniales dans Mantes-la-jolie, ville fleuve. Et l'élaboration des nouvelles fut fastidieuse, certains éprouvaient du plaisir , d'autres s'essayaient pour la première fois à l'exercice. A la manière des réalistes, toutes les nouvelles s'inspirent de faits réels ou historiques, ou de tableaux.

Ce fut un réel plaisir de travailler avec cette classe, dont certains découvraient concrètement le patrimoine local à côté duquel ils passaient sans trop se rendre compte de sa richesse. « Nous vivons dans un tableau » a dit l'un d'eux en découvrant le tableau du Pont de Limay de Courbet...

C'est ainsi que la culture nous rassemble, nous fédère entre générations et cultures différentes. On est dans son environnement habituel et puis on s'arrête et on se dit : « Qu'est-ce que c'est beau! »

Encore merci à tous, professeurs, documentaliste, conférencières, archivistes et élèves.

Gaëlle Casellato



# Un 3 mai mémorable

Tout a commencé en 1914 plus précisément le dimanche 28 juin 1914 lorsque l'Archiduc-héritier François-Ferdinand et sa femme ont été assassinés par un nationaliste Serbe.



Emile et moi étions stupéfaits parce que nous entendions à la radio et voyions dans les journaux ; on savait que l'Autriche-Hongrie n'allait pas se taire face à cet acte terroriste et allait riposter. Voilà maintenant un mois que l'évènement tragique est passé et les intuitions qu'Emile et moi avions étaient bonnes car l'Autriche-Hongrie déclare le 28 juillet la guerre à la Serbie ; nous avons une crainte que la guerre arrive en France et que tous les hommes soient mobilisés mais même si la guerre arrivait jusqu'en France nous habitons dans une petite campagne nommée Limay que se situe à 53 km de la capitale, donc nous n'avions aucune inquiétude, de plus Emile n'était que simple maraicher. Mais malheur voici moins d'un mois que l'Autriche-Hongrie a déclaré la guerre à la Serbie donc la Russie alliée avec la Serbie déclare la guerre à l'empire Austro-Hongrois ainsi le 3 août 1914 l'Allemagne déclare la guerre à la Russie conséquemment la France se prépare à déclarer la guerre à l'Allemagne pour aider ses alliés Russes mais l'Allemagne la lui déclare avant. Le 2 août 1914 le gouvernement Français déclare la mobilisation générale.



Emile est parti de la gare de Mantes le 4 août 1914, je l'avais accompagné pour lui dire mes adieux avant qu'il monte dans le train, je lui ai promis qu'on se retrouverait bientôt, que je l'aimais et que je l'aimerais toujours aussi fort, je lui ai rappelé notre merveilleux mariage qui a eu lieu en 1912 avant de lui glisser une photo de celle-ci.



Pendant plusieurs mois je n'avais aucune nouvelle d' Emile, j'étais assez chagrinée mais pas affolée car je savais qu'Emile allait bien. Le 27 juillet 1915 j'ai reçu une lettre de Emile, j'étais très joyeuse et très impatiente de la lire, dans cette lettre Emile m'a dit qu'il était dans une compagnie de boulangerie pour faire le pain afin de nourrir les soldats au front, il était parti à Reims ensuite en Touraine puis à Amiens ; il m'avait glissé des photos de sa compagnie.



Depuis ce jour-là j'écrivais à Emile tous les jours ou tous les deux jours. En janvier 1916 mon mari a eu la permission de me rendre visite j'étais si impatiente de le revoir ; je suis partie l'accueillir à la gare de Mantes, dès que je l'ai vu j'ai couru dans ses bras, mon cher époux j'étais enfin dans ses bras après 2 ans sans l'avoir vu. Ma moitié qui m'a tant manqué. Nous avons passé une excellente journée, nous nous sommes baladés, nous nous rappelions du beau temps. Mais malheureusement le lendemain il a dû repartir auprès de sa compagnie. Néanmoins nous continuions à nous écrire tous les jours.

En mars mon époux m'a informé qu'il avait changé d'affectation désormais il était soldat-canonier. Dans ses lettres Emile ne me décrivait pas les conditions dans lesquelles il travaillait, faisait-il cela pour me protéger, pour pas que je m'inquiète ? Je ne savais pas mais en tous cas j'avais une excellente nouvelle à lui annoncer ; cela faisait quelque mois que je me sentais pas bien, je suis donc allée chez le médecin de ma commune j'ai alors appris le 1er mai que j'étais enceinte d'une petite-fille, j'attendais un enfant d'Emile j'étais si heureuse de lui annoncer que je portais son enfant, le fruit de notre amour. J'ai de suite écrit une lettre pour lui annoncer la nouvelle. Le 2 mai j'ai reçu une lettre de mon mari qui me faisait part de sa joie d'avoir un enfant. Or malheureusement le lendemain le 3 mai une date que je n'oublierais jamais j'ai appris la mort de mon défunt mari et de son équipier lors d'une bataille. Cette nouvelle m'a complètement anéantie, bouleversée ainsi que sa famille je perdais une moitié de moi, le père de mon enfant et tous cela pourquoi ? Pour une guerre futile qui n'avait pas lieu d'être. Tandis que je me promenais comme tous les jours le long de la Seine, je me demandais comment j'allais faire pour élever notre enfant toute seule. Cependant je me devais d'être forte pour notre fille. En septembre j'ai accouché d'une merveilleuse petite-fille qui ressemblait beaucoup à Emile. J'ai alors décidé de l'appeler Emilienne.



## Le meurtre du curé

Octobre 1842, j'étais depuis peu infirmière à l'asile pour personnes âgées à Paris je ne connaissais personne et la seule compagnie dont je disposais était des vieilles personnes qui repassaient en boucle l'histoire de leur vie en s'inventant des drames et des exploits, mais un jour un nouveau pensionnaire arriva, un dénommé Nick Besné, c'était un vieil homme d'environ quatre-vingts ans en fauteuil roulant qui avait l'air très fatigué, qui toussait beaucoup et qui avait de nombreuses cicatrices comme si il avait fait la guerre. Il aimait beaucoup raconter des histoires et qu'elles soient vraies ou fausses tout le monde était captivé.

Une histoire en particulier m'a beaucoup marquée et je vais vous la raconter comme si c'était lui qui vous la racontait.

Cette histoire s'est passée il y a cinquante ans en 1792 plus précisément, un jeune homme de trente ans nommé Nicolas vivait à Limay, c'était peu de temps après la révolution française et les villes de France reconstruisaient leur système pour une vie plus paisible. Cet homme avait un frère jumeau nommé Pierre. Pierre avait toujours été jaloux de son frère car celui-ci était plus proche de leur mère. Ils avaient grandi dans une petite maison à la campagne en Normandie avec leurs parents et leurs deux sœurs. La plus jeune des sœurs était morte noyée et l'autre fut tuée par un chasseur qui l'avait prise pour du gibier. Après ces drames la mère de Nicolas mourut de chagrin et son père sombra dans l'alcool pour finalement succomber d'un cancer du foie un an après la mort de la mère. Seuls, les deux frères furent recueillis par un pasteur qui était marié et qui avait une fille de l'âge de Nicolas et Pierre. L'école ravissait Nicolas, il s'habitua à sa nouvelle famille et tomba amoureux de la fille du pasteur nommé Marie. Elle était d'une grande beauté et d'une grande intelligence. Elle aimait beaucoup Nicolas mais elle ne voulait aucune relation à part celle qu'elle entretenait avec Dieu. Le pasteur qui les avait recueillis battait beaucoup Pierre car il avait de mauvaises notes à l'école. Il tomba aussi amoureux de Marie. Après la mort de sa famille quelque chose avait changé chez Pierre, il s'était renfermé sur lui-même, parlait très peu et rien ne semblait le toucher. Mais avec Marie c'était différent il souriait quand il était avec elle, il était heureux, épanoui. Cela renforça la rivalité qui existait déjà entre les deux frères. Mais Marie ne l'aimait pas et quand elle le repoussa il était fou de rage, il vola le pasteur avant de s'évaporer dans la nature. Dix ans plus tard, Nicolas n'avait plus eu de nouvelles de son frère et après sa déception amoureuse, il décida d'entrer dans les ordres et devint le curé de Limay.

Tout le monde le respectait et l'aimait. Il avait entendu dire que Marie s'était mariée avec un pasteur sur la volonté de son père après avoir passé cinq ans dans un couvent près de Paris, un an après elle emménagea à Limay mais quand il leur arrivait de se croiser dans la rue, ils faisaient comme s'ils ne se connaissaient pas, cela lui déplaisait beaucoup mais il savait qu'elle accomplissait son devoir tout comme lui. Un jour, alors que Nicolas buvait son café et lisait le journal hebdomadaire un article attira son attention. Un meurtre avait eu lieu, un homme d'une trentaine d'années avait tué un homme de sang froid et sa femme témoin du crime cachée sous une table avait pu donner une description du tueur. Il fut interpellé par un détail de la description, le tueur avait une tâche de naissance en forme de cœur sur la joue, il comprit alors que le tueur c'était Pierre car ils partageaient la même tâche de naissance. Pendant une minute le corps de Nicolas ne répondait plus, il ne pouvait plus bouger, son café tomba sur le sol, il était là assis paralysé. Il n'avait plus eu de nouvelles de son frère depuis dix ans et savoir qu'il était toujours en vie le soulageait mais l'apprendre de cette manière le dégoûta, il avait honte. Son frère jumeau



avec qui il avait un lien très fort, avec qui il avait grandi était devenu un meurtrier. Nicolas se mit à pleurer et s'endormit. A son réveil, il faisait nuit et il décida de sortir prendre l'air encore chamboulé par la nouvelle qu'il venait d'apprendre. Dans la rue, il eut un étrange sentiment comme si quelqu'un le suivait mais il ne prêta pas attention à ce sentiment qui devenait de plus en plus fort, la dernière chose dont il se souvient c'est de s'être retourné et d'avoir vu une silhouette puis plus rien. Quand il se réveilla, il avait les yeux bandés et était ligoté dans une pièce secrète de l'église, soudain il entendit une porte s'ouvrir et des bruits de pas qui se rapprochaient de lui, cette personne lui débanda les yeux et Nicolas découvrit avec stupeur qui était son ravisseur. C'était Pierre !

« -Qu'est ce que je fais là ? Pourquoi m'as-tu kidnappé ? Et pourquoi as-tu tué cet homme ? lui dit Nicolas.

-Nicolas, tu n'as pas changé en dix ans, toujours à poser autant de questions. J'ai appris que tu étais devenu curé, félicitations tu as accompli tes rêves comme d'habitude tu es toujours celui qui gagne, et si cela changeait pour une fois, lui répondit Pierre.

-Je t'ai posé une question !

-Oh oui c'est vrai le pourquoi du comment. Eh bien, c'est simple, je suis recherché par la police et je veux prendre ta place pour ne pas aller en prison.

-Tu es fou ! Cela ne peut pas être toi cette personne monstrueuse et sans sentiment qu'es-tu devenu mon frère ?

-C'est facile pour toi tu as toujours été le préféré de Marie, de maman, tu étais bon à l'école tu avais plein d'amis. Moi j'étais méprisé de tous, j'étais seul et le pasteur me frappait !

-Ce n'est pas une raison pour tuer !

-Tu ne peux pas comprendre tu n'es pas à ma place !

-Pourtant nous sommes des jumeaux, quand l'un souffre l'autre souffre, quand l'un est heureux l'autre est heureux. Je t'aime Pierre tu es mon frère et je ne peux pas te laisser te détruire comme tu le fais.

-Arrête ! Arrête de vouloir sauver tout le monde à chaque fois juste pour être le héros de l'histoire, tu es pathétique. Tu ne sais pas de quoi tu parles, tu crois qu'un lien solide nous lie mais tu te fourvoies je pourrais te tuer ici maintenant sans aucune pitié.

-Je n'en crois pas un mot, tu peux renier tes amis, tu peux tuer des hommes si tu veux mais la famille reste la famille et jamais tu ne pourras changer cela. »

Pierre quitta la pièce sans un mot laissant Nicolas dans l'obscurité, affamé et assoiffé mais Nicolas savait que cet assassin fou de rage, le frère avec qui il avait grandi était toujours là. Pierre avait donc pris la place de Nicolas en tant que curé personne ne se doutait de la supercherie mais il commençait à faire des erreurs Il refusa de prêter le serment civique qui est de jurer d'être fidèle à la nation et protesta contre la nomination de son successeur.

Il commençait à ne plus rien contrôler aveuglé par la rage et la vengeance. Mais il commit une erreur qui lui serait fatale. Une erreur commise au nom de l'amour. Pierre croisa en effet Marie dans la rue et il en fut chamboulé il ne l'avait pas vu depuis dix ans mais il était toujours autant amoureux d'elle. Il n'a pas pu s'empêcher de la suivre jusqu'à chez elle. Marie ne se douta de rien et rentra chez elle toute seule sans son mari à la maison. Pierre profita de l'absence du conjoint de Marie pour s'introduire dans sa maison et la confronter.

« Ma...Marie c'est toi ?, répliqua Pierre

-Nicolas ?

- Nicolas ! Nicolas ! Toujours ce Nicolas.  
-Pierre ?  
-Oui c'est Pierre !  
-Que fais-tu là ? Pourquoi es-tu habillé comme Nicolas ? Où est-il ?  
-Pourquoi parle-t-on encore de lui ? je suis ici pour parler de nous.  
-Nous ? Il n'y a jamais eu de nous Pierre. Je suis mariée.  
-Je sais que tu m'aimes.  
-Mais je ne t'aime pas Pierre, je ne t'ai jamais aimé celui que j'ai aimé c'est Nicolas.  
-J'en ai assez ! C'est toujours Nicolas le préféré ! Toujours le meilleur ! Nicolas par-ci Nicolas par-là !  
-Nicolas n'est pas un meurtrier contrairement à toi ! J'ai vu l'article dans le journal tu as tué un innocent sans aucune pitié ! Sans aucun remord ! Et maintenant, tu vas me tuer c'est ça !  
-Tu sais bien que je ne te ferais jamais aucun mal. »

Soudain Marie prit la lampe qui se trouvait posée sur une table et la lança sur Pierre qui l'évita de peu. Pierre fou de rage attrapa brusquement Marie et l'embrassa violemment, Marie se débattit avec force et ténacité puis finit par tomber et en se cognant sur le bord de la table elle s'évanouit. A son réveil, Pierre avait disparu. Après avoir repris ses esprits, Marie répandit la nouvelle de l'intrusion de Pierre chez elle. En apprenant la nouvelle, tous les habitants de Limay se rassemblèrent devant la maison du curé qui était située rue de l'Eglise et appelée « la maison placide », ils entrèrent, certains armés d'autres non ils se saisirent de l'usurpateur et l'emmenèrent jusque devant la maison d'un prénommé Drouet qui était l'officier municipal de la ville pour le condamner à la potence. Drouet ne pouvait contenir la masse enragée qui essayait de pénétrer dans sa maison, il attrapa Pierre pour le protéger de la population qui voulait le tuer. Drouet n'arrivant pas à calmer la foule appela en renfort la Garde nationale, mais avant qu'ils n'aient le temps d'arriver la population attrapa Pierre et l'entraînèrent place du Carrefour. Pendant ce temps Marie libéra Nicolas et tous deux arrivèrent à la place du Carrefour. Les habitants de Limay étaient désorientés, certains même croyaient devenir fous, en effet ils ne voyaient pas un mais deux curés identiques les deux curés s'exclamèrent en protestant

« C'est moi le vrai curé !, dit l'un.  
Non c'est moi le vrai curé !, dit l'autre. »

Même Marie ne savait plus que penser. Soudain un habitant jusque là discret proposa de tuer les deux curés pour achever ce lourd discours interminable, un silence presque effrayant régna pendant une minute, tous se mirent à chuchoter entre eux puis un homme qui devait être le leader de la révolte dit la chose suivante :

« -Puis qu'on ne peut pas savoir qui est le vrai curé on vous condamne tous les deux au bûcher ! »

Par ces mots, un homme se proposa en tant que bourreau et trancha la tête de Pierre. La ville fut traumatisée par cet événement et après cela nombreuses sont les personnes qui n'osaient plus sortir de chez elle. Une semaine après, Marie tomba en dépression et finit par se suicider en se jetant du haut du pont de Limay, l'affaire fut étouffée par la police pour éviter d'être liée à un autre scandale alors que les plaies de l'affaire du meurtre du curé de Limay étaient encore ouvertes. J'avais l'habitude de lire des livres à enquêtes j'avais une vraie âme d'enquêtrice et en y réfléchissant tout m'a paru évident, le prénom Nick, les détails précis de l'histoire, les larmes de Nick quand il a parlé de la mort de Marie, Nick Besné était Nicolas

Besn  le curé de l'histoire ! Après cette conclusion je pris la décision de confronter Nick Besn  ou plutôt Nicolas Besn .

« -Mr.Besn , j'aimerais vous poser des questions à propos de votre histoire. Bien sûr ma chère.

Eh bien voil , êtes-vous le Nicolas Besn  de l'histoire ? »

Il me sourit et après un long silence me répondit :

« -Vous êtes maligne ma petite dame.

Mais comment avez-vous survécu aux flammes ?

Parfois certains secrets ne doivent pas être révélés. »

Après ces quelques mots  vasifs je décidai d'aller approfondir mes recherches, je m'introduisis dans un bureau où étaient entreposés les dossiers des patients, quand finalement je trouvai le dossier de Mr.Besn , je retournai en trombe dans la chambre de celui-ci. Il n'était pas là, une infirmière m'apprit qu'il était mort. Mr. Besn  ne s'appelait pas Nick, ni Nicolas mais Pierre Besn . Il y cinquante ans ils avaient coupé la tête du mauvais curé, ils ont tué un innocent et le vrai meurtrier a pu vivre sa vie tranquillement.

J'étais révoltée par ce que je venais d'apprendre mais je ne pouvais rien y faire, je devais juste vivre avec.





## La bataille pour la Liberté !

Le jour du 14 floréal de l'an second, la nouvelle constitution fut proclamée. Marinette a senti comme un air de terreur et l'avait appris avec son amie Marie-Claude à Mantes-la-Jolie, au bord de la Seine. Toutes les deux, amies depuis leur plus jeune âge.

Dans toutes les rues on entendait parler de la nouvelle constitution et chacun se faisait son opinion. Le boulanger la voyait comme un renouveau, une nouvelle ère tandis que la fleuriste du coin de la rue des Halles la percevait avec appréhension. Madame Rocan, la fleuriste, qui est plutôt une femme calme, très gentille, douce et pleine de bonne volonté, voit d'un très mauvais œil cette constitution. Les parents de Marinette attendaient de voir la suite des détails de ce nouveau régime.

Marinette parlait beaucoup avec Marie-Claude et Adrien son petit à ami. Adrien était amoureux de Marinette, depuis les petits bancs de l'école maternelle et depuis les deux amoureux ne se lâchèrent plus. Les trois amis discutèrent des drames, qui se passaient dans les rues. En effet, depuis la publication de la constitution les officiers, les commandants et le comité de salut public mettaient en place des mesures répressives pour les hommes et les femmes, qui ne portaient pas la cocarde tricolore. En effet, selon eux, ils étaient considérés comme des suspects donc contre la Révolution, il eut même des publications du Comité du Salut public sur ce drame. Marinette trouvait cela injuste car il était pour elle impossible que l'on suspecte quelqu'un, juste parce qu'il ne voulait pas porter la cocarde. Lors de la discussion, Adrien ajoute que ses parents, qui vivaient à Paris, lui avait dit, dans leur dernière lettre, que des voisins avaient été guillotins par l'État sous prétexte qu'il serait une impasse pour l'instauration de la première République. Cette nouvelle révolta Marinette et Marie-Claude, elles étaient prises d'une colère noire. En effet, elles n'auraient jamais songé, que la mise en place d'un nouveau régime aurait fait autant de préjudice et de malheur. Adrien essaie tant bien que mal de calmer les filles devenues incontrôlables. Depuis ce jour, les drames cruels se multiplièrent de plus en plus avec toujours plus noirceur.

Marinette est une fille de vingt-et-un an, courageuse et constamment dévouée dans les projets qu'elle entreprend. De plus, elle ne tolère aucune injustice, depuis petite. Claude est plus timide mais ce n'est pas pour autant qu'elle est faible, comme sa meilleure amie elle ne se laisse pas faire face à une injustice. Elles ont toutes les deux ce sens de la justice en commun et Adrien est là pour les soutenir et les conseiller. Adrien est quelqu'un de calme et posé, il prend toujours le temps de réfléchir avant d'agir, il est le strict opposé de sa petite-amie, Marinette qui est plutôt agitée.

Quelques mois plus tard, dans les rues de Mantes court la rumeur suivante : la femme du boucher Monsieur Granchon, qui était grincheux, est portée disparue, depuis sa dernière mise en garde. En effet, Anne, de son patronyme, a été plusieurs fois mise en garde par les gendarmes car elle ne portait pas la cocarde. Tout la ville se met à sa recherche, mais personne ne la trouve comme si elle avait disparu. Marinette et ses amis se mettent aussi à sa recherche mais aucune trace d'Anne. Des affiches sont accrochées dans chaque coin de rue mais toujours aucune nouvelle jusqu'à qu'un jour, un jour de pluie maussade, un vieillard du village voisin retrouve le corps d'une femme dans un sac de patate dans les Bois de Saint-Sauveur. Après examen, c'était bien le cadavre d'Anne la femme du boucher. Tout le monde était triste de cette nouvelle accablante et la douleur s'amplifia, lorsqu'on apprit par une lettre envoyée par le Comité, qu'elle avait été tuée par un groupe de malfaisants,

dirigés par le Comité qui avait décidé de punir Anne pour ne pas avoir porté la cocarde après toutes ces mises en gardes. Les jours passent et dans les rues de plus en plus on voit des femmes mais aussi des hommes porter la cocarde, de peur que le Comité les punisse. En revanche, il y en a toujours certains, qui sont prêts à menacer les gendarmes en ne portant pas la cocarde. Marinette, Claude et Adrien décidèrent de faire une révolution et de ne plus porter la cocarde nationale. Les parents de Marinette ont très peur qu'il arrive quelque chose de maléfaisant à leur fille mais Marinette ne le voit pas de cet œil et pour montrer sa détermination, elle crée avec ses amis un groupe nommé « OUI À LA RÉVOLUTION, NON À LA SOU-MISSION ». Pendant des mois elle et ses amis vont chercher des révolutionnaires dans tout Mantes et ses alentours, pour intégrer leur groupe et préparer une grande manifestation pour faire un soulèvement populaire et faire comprendre au Comité, que ce n'est pas parce que certains citoyens ne portent pas la cocarde, qu'ils doivent être considérés comme suspects ou comme un frein pour la mise en place d'une République car les punir, pour des raisons si futiles ne montre que les restes de l'ancien régime qui devraient être bannis.

Huit ans plus tard, tout était prêt : les banderoles, les armes en cas de débordement, les femmes, les hommes et la volonté de se faire entendre. Durant la préparation de cette manifestation un autre groupe fut créé pour regrouper tous ceux qui étaient d'accord avec le nouveau régime. L'État les a reconnus, en leur apportant leur soutien pour promouvoir les bons côtés de la constitution.

On les appelait les « les faucheurs de la société » car leurs actes ne faisaient que d'empirer les choses, il y avait de plus en plus de personnes arrêtées, tuées, guillotonnées et de plus en plus de larmes qui coulaient. Marinette et ses amis peaufinaient les derniers points importants pour le jour tant attendu ; les trois amis avaient bien grandi durant ces années et leur volonté était toujours aussi présente et bien plus affirmée. Ce jour arriva, le ciel était ensoleillé, pas de signe de pluie, tous en calèches trainés par des chevaux, se retrouvèrent où les choses avaient commencé, c'est-à-dire place de la Bastille. Ils marchèrent tous bras-sous-bras ensemble, en criant leurs revendications : « PLUS DE LIBERTÉ », « STOP À LA CENSURE », « MOINS DE BIDONNAGES PLUS DE VÉRITÉ ». Ils firent le tour de la place puis prirent le Boulevard Bourdon, où les choses commencèrent à se compliquer car « les faucheurs de la société » avaient eux aussi préparés une manifestation. Ils avaient autour d'eux la garde, envoyée par l'État qui menaçait les passants ou qui les incitait à intégrer la manifestation. Arrivé face à face les deux groupes de manifestants se firent face comme une bataille de territoire, un silence régna dans la rue jusqu'à qu'un manifestant du camp adverse crie : « DÉGAGEZ DE LÀ BANDE D'AVEUGLE, INCAPABLE DE CERNER LE VRAI DU FAUX ! » et à partir de là, le ciel laissa place à une couleur rouge, qui semblait annoncer des morts et une pluie torride tomba comme des lances pointues et semblait annoncer une fin tragique avec une rue peinte par le sang.

Marinette, Claude et Adrien se battaient tous ensemble avec le plus grand courage et une force inimaginable. Cette bataille était meurtrière les hommes et les femmes tombaient les uns après les autres mais chacun essayait de se relever tant bien que mal, les blessés s'accumulaient de plus en plus. Marinette se retourna en plein conflit et vit Claude en danger, Marinette courra aussi vite qu'elle put mais Claude mourut en face d'elle, Marinette pleura à grands flots mais elle se reprit en main avec une seule envie : venger Claude et à ce moment-là, Marinette rejoignit Adrien et ensemble, ils tuèrent chaque ennemi jusqu'à ce qu'arrive un représentant de l'État. Celui-ci va à la rencontre de Marinette, il lui proposa de parler pour trouver un accord car les morts se faisaient de plus en plus nombreux. Elle accepta, mais, malheureusement, ce fut un piège.

Elle fut ligotée, pour être guillotinée. Marinette se débattait avec la plus grande volonté possible mais pendant cet instant elle regardait ce champ de bataille plein de sang, de corps, de colère et elle se dit : « ce n'est pas ça que je voulais ». Adrien se battait mais il ne trouvait pas Marinette et les gardes, qui étaient avec le représentant se mirent à frapper Adrien, qui se débattait autant que possible pour aller sauver Marinette. Elle regardait le champ de bataille, impuissante, se mit à sangloter et à le supplier n'importe quoi pour rester en vie.

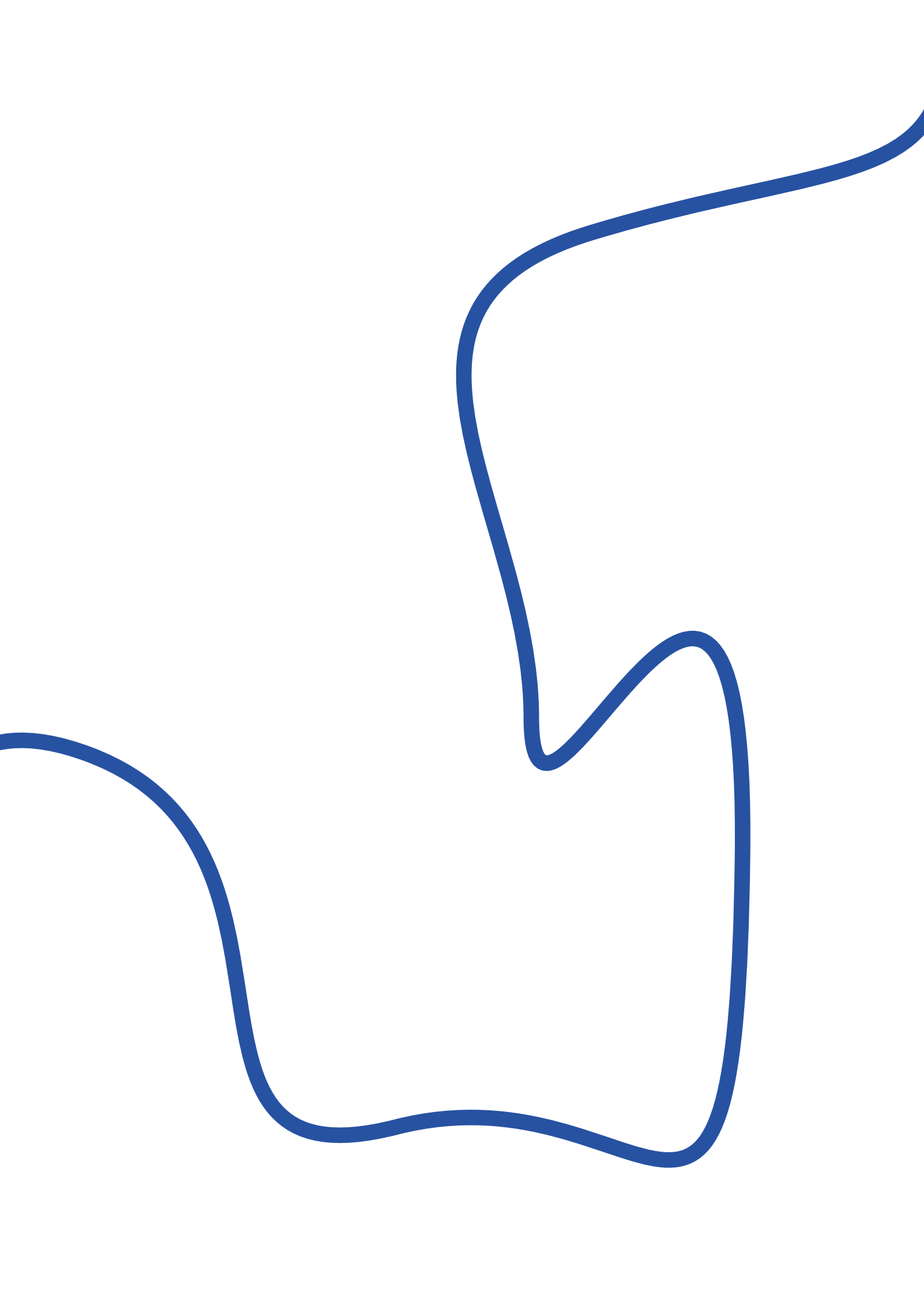
Adrien parvint finalement à sauver Marinette, pour s'échapper, mais un des gardes tenta de poignarder Marinette, Adrien l'ayant aperçu, il prit Marinette dans ses bras, la fit tourner et se prit le couteau à sa place. Terrifiée, Marinette hurla le nom d'Adrien, afin de le réveiller, mais il ne répondit pas, ses derniers mots étaient les suivants : « Je t'aime Marinette... ». Lorsqu'elle vit le sang d'Adrien sur sa main, elle se mit à pleurer toutes les larmes de son corps et elle prit conscience, que cette bataille devait prendre fin.

Marinette, blessée de partout, courut vers le cœur de la bataille, où elle attrapa un drapeau tricolore sur le chemin. Vêtue de vêtements déchirés, elle écrasa une montagne de mort avec des hommes, qui l'entouraient avec un regard violent et armé, elle brandit le drapeau haut dans le ciel, comme un symbole de Liberté ! Elle cria haut et fort : « OUI À LA LIBERTÉ, OUI À L'ÉGALITÉ, OUI À L'AMOUR MAIS NON À LA MORT ET NON À LA GUERRE ! » et après ces derniers mots un silence régna comme une réponse positive à ces mots. Tous les manifestants se mirent à s'entre-aider.

Marinette quitta le champ de bataille en regardant haut dans le ciel pensant à ses amis, Claude et Adrien, qui avaient disparu sur le champ de bataille et leur envoya cette pensée : « J'ai réussi grâce à vous mes amis. ».



Jacques Bertaux, La Prise Du Palais Des Tuileries Cour Du Carrousel, peint le 10 août 1792





## La rencontre

**Henri Dauman était un enfant juif, né le 7 avril 1933 à Montmartre. Son père Isaja, a été arrêté le 14 mai 1941, puis transféré au camp de Pithiviers et déporté vers Auschwitz lors du convoi numéro 6 où il sera tué par les nazis le 4 septembre 1941 à l'âge de 41 ans, Henri ne connaît toujours pas le sort de son père, il l'apprendra plus tard. En 1942 Henri (n'ayant que 9 ans) et sa mère Annette échappèrent à la rafle du vélodrome d'Hiver et quittèrent rapidement Paris pour se cacher à Limay . De plus Henri sera accueilli et mit au secret chez Julienne et Aurélien Morin (ils ont un fils Gaston décédé en 1979 et une fille Sonia). Sa mère a dû se cacher à Mantes-la-Jolie , pour ne pas mettre son fils en danger .Ils se retrouvèrent pour la première fois depuis leur séparation sur la promenade des peupliers sur l'île aux dames.**

Aujourd'hui c'est le grand jour, je vais enfin revoir mes parents, ils m'ont tellement manqué cela va faire maintenant quatre ans que je ne les avais pas vus la dernière fois que je les ai vus j'avais 9 ans et maintenant j'en ai 10. Je pense toujours à elle mais aussi à mon père. Je demandais toujours à madame Morin si elle avait des nouvelles de mes parents, elle arrivait à avoir des nouvelles de mes parents selon elle mon père a rejoint ma mère. Lorsque je suis venu à Limay mon père n'était pas là, ma mère m'avait dit qu'il était en voyage pour le travail et qu'il allait la rejoindre au plus vite. Je m'en rappelle lorsqu'elle m'a déposé chez la famille Morin, elle avait son magnifique chapeau Tricorne avec sa belle fleur bleue que mon père lui avait offert. Un jour en rentrant de l'école je vis une lettre sur la table du salon, au nom de Annette, j'étais très content, ma mère m'avait peut-être écrit je lançai mon cartable sur le sol, je pris la lettre et allai me cacher dans ma chambre. Je commençai à lire la lettre :

Mantes-la-Jolie le 29 Novembre 1943

Chère Julienne,

Je t'écris aujourd'hui pour pouvoir te remercier pour tout ce que tu as pu faire pour moi mais aussi pour la lourde tâche que je t'ai confiée. Je sais que ça était très dur pour toi de mentir à Henri pendant quatre ans mais je ne voulais pas lui infliger cela sachant qu'il était petit. Et c'est pour cela que je voudrais le voir, j'aimerais tout lui raconter il a le droit de connaître la vérité. Je voudrais rentrer chez nous à Paris, mais d'après des amis l'ennemi occupe toujours Paris. Henri va devoir rester un peu plus longtemps avec vous à Limay Merci de bien vouloir me le ramener sur la promenade des peupliers sur l'île aux dames dans deux jours à vingt heures. Faites attention à vous les rues sont comblées de policiers et s'ils vous arrêtent dites que c'est votre fils. Dites-lui que son père et moi nous l'aimons.

Je pense à vous,

Annette

Que m'a-t-elle cachée ? Ce secret a-t-il un lien avec moi ? le seul moyen de le savoir est de la rejoindre au lieu de rendez-vous mentionné. Après avoir lu cette lettre j'allai au plus vite la déposer. A peine j'eus le temps de remettre la lettre à sa place, qu'on m'attrape la main violemment, je regarde qui était-ce et je vis Madame Morin.

« -Que fais-tu Henri ?

-Rrr...Rien Madame.

-Dis-moi la vérité as-tu lu cette lettre ?

-Oui, j'ai vu qu'elle était signée par ma mère, j'ai donc cru que c'était pour moi. »

Julienne prise de panique répondit :

« -Mais quel enfant ! non elle s'adresse à moi, et tu n'avais pas à la prendre si ce n'était pas moi qui te l'avais donnée. Donc tu sais que ta mère veut te voir dans deux jours... »

Je lui coupe la parole, et en criant :

« -Oui ! Qu'est-ce que vous me cachez ? j'ai besoin de le savoir.

-Dans un premier temps tu n'as pas à crier et ce n'est pas à moi de te le dire mais à ta mère !

-Je n'ai pas d'ordre à recevoir de toi tu n'es pas ma mère, moi qui te faisais confiance ! »

Elle me répondit par une gifle :

« -Je,je...je suis désolé ,je ne voulais pas, Henri tu le sais je t'ai toujours considéré comme mon fils. Henri ! »

Je ne fais pas attention à ce qu'elle dit, je cours directement dans ma chambre et je m'affale en pleurant sur mon lit. Suis-je allé trop loin ? non j'ai juste cherché à comprendre, peut-être que ce secret est très important. Quelques minutes plus tard quelqu'un frappe à la porte de ma chambre. Je demandais :

« -Qui est ce ?

-C'est moi, Sonia, je peux entrer ?

-Oui ! »

Elle entra dans la chambre, elle me vit en larmes et me demanda :

« -Qu'est-ce qui t'arrive Henri ? je t'ai entendu te disputer avec ma mère. »

Sonia et moi sommes très fusionnels, c'est la sœur que je n'ai pas pu avoir, peut-être un plus tard quand mes parents et moi seront de nouveau réunis.

« -J'ai découvert une lettre de ma mère pour ta mère.

-Tu l'as lue ?

-Oui, et je n'aurais jamais dû, je sais que ta mère et la mienne me cache quelque chose. Et je vais enfin voir mes parents dans deux jours.

-Mais tu devrais être content ! »

D'un air désespéré :

« -Oui, oui...

-Mais peut-être ce secret n'est pas si grave, le plus important c'est que tu vas retrouver tes parents.

-Oui tu as raison, merci Sonia.

-Ma mère t'a peut-être frappé mais il faut que tu admettes que tu es allé loin, et tu sais très bien que ma mère t'aime beaucoup et elle te considère comme son fils.

-oui, et d'après ma mère l'ennemi occupe toujours Paris du coup je vais devoir rester plus longtemps avec vous.

-Tu devrais être content de rester parmi nous, mais aussi triste parce que c'est toujours mieux de retrouver sa famille . Je n'imagine pas comment je serais lorsque tu vas devoir partir. Je t'aime tellement. »

Les jours qui suivirent se révélèrent, dans notre ville, plus dangereux et meurtriers que la période de la guerre. Durant l'Occupation, l'ennemi était clairement visible donc visé : pendant la Libération, les coups partirent d'ici et de là, incontrôlés, incontrôlables, et le chaos régna.

Deux jours passèrent, depuis notre dispute je n'ai plus adressé la parole à Madame Morin et je sentais qu'elle faisait tout pour se rattraper. Durant ces deux jours j'ai profité du temps pour m'amuser avec Sonia. Sonia vient me réveiller :

« -Allez lève-toi c'est le grand jour, on t'attend tous dans la cuisine ma mère a préparé le petit déjeuner. »

Comme vous l'avez compris aujourd'hui je vais retrouver mes parents Je me réveille la boule au ventre, je me demande si mes parents ont changé ? Quel est ce fameux secret ? trop de questions me trottent dans la tête. Je me lève, me lave, et puis je descends les rejoindre dans la cuisine , je vois qu'ils sont tous les quatre autour de la table, lorsque je rentre ils me regardent tous, Madame Morin me dit d'un air content:

« -Bonjour Henri, comment vas-tu ?

-Je vais bien et vous ?

-Oui

-Approche donc Henri, Que veux-tu manger ou boire ?

-Du lait chaud s'il vous plait. »

Je prends par la suite mon petit déjeuner.

Quelques heures plus tard. Le moment est venu de me préparer. J'opte pour une chemise, un pull en tricot, un pantalon, un béret, et un manteau, je descends, et je vois madame Morin avec un regard vide, à côté d'elle son mari qui m'attend, Sonia et Gaston étaient là eux aussi. Avant de partir Madame Morin s'approche. Elle m'embrasse prestement et me dit :

« -Désolé mon fils, je n'aurais jamais dû mais sache que je t'aime et faites attention « au Gros Jacques », mes amours. »

Je me demandai bien qui était ce « Gros Jacques » qui passait pour un monstre. J'allais le découvrir à mes dépens.

Sonia avec un sourire, inquiet :

« -Henry sache que tu as été comme un frère pour moi et ça m'est égal si tu es juif, je ne comprendrai jamais pourquoi vous êtes traités de la sorte, on n'est tous des êtres humains, et quoi qu'il se passera dehors, je t'aimerais toujours, et faites attention à vous. »

Sonia prend ma main et m'y dépose quelque chose, c'était son pendentif en croix de Jésus, puis me dit dans mon oreille :

« -Prends le, je sais que tu es juif mais ceci est mon porte bonheur, il te protégera... »

Je le sers de toutes mes forces pour pas le perdre.

« -Merci Sonia, je vous aime tous ! Cela est l'occasion pour vous remercier de vous être occupé de moi pendant tout ce temps vous faites partie de ma famille. À ce soir ! »

A peine eus-je le temps de comprendre que j'allais revoir mes parents que monsieur Morin et moi roulions à vélo à travers les rues de Limay. Sous une pluie fine qui transformait le goudron en miroir huileux, nous avançons, frémissants, rapides, zigzagants sur quelques centimètres de boyaux. Pendant le trajet je me suis posé énormément de questions, comment vont mes parents ? Ont-ils changé ? sur le coup je ne pensais pas du tout à ce fameux secret.

« -Henri, si nous rencontrons « le Gros Jacques », penche-toi contre moi et parlons comme si j'étais ton père.

-D'accord mais qui est « le Gros Jacques », Monsieur ?

-Le Gros Jacques est un traître juif qui circule dans une voiture de la Gestapo. Il désigne aux nazis les juifs qu'il reconnaît afin qu'ils les arrêtent. Il est belge, mais nous utilisons son prénom pour désigner la Gestapo. »

J'avais justement remarqué une traction noire et lente qui nous suivait. Je jetai un coup d'œil dans mon dos et j'aperçus, derrière le pare brise, au milieu d'hommes

en manteaux sombres, une face pâle et transpirante qui scrutait rapidement de ses yeux ronds comme des billets les trottoirs du chemin de halage. J'ai eu peur, je regarde ma main vois le pendentif de Sonia, puis chuchote à Monsieur Morin :

« -Mm...mm...monsieur « le Gros Jacques » !!

-Vite, raconte-moi quelque chose .Tu dois bien connaître des histoires drôles ou même des blagues drôles, pas vrai Henri ? »

Sans chercher les meilleures, je me suis mis à raconter tout mon stock de blagues. Je n'aurais jamais cru que mes histoires amuseraient autant monsieur Morin qui riait à gorge déployée. Je ne me suis jamais autant amusé avec monsieur Morin sachant que nous ne sommes pas très proches.

Du coup, fasciné par ce succès, je me suis mis à rire à mon tour et, lorsque la voiture vint nous serrer, j'étais déjà trop fier par mon succès pour y prêter attention.

Le policier ou le « Gros Jacques » nous fixa d'un air mauvais en tapotant ses joues molles avec un mouchoir blanc plié puis, dégoûté par notre joie de vivre, fit signe au chauffeur d'avancer. Arrivé sur la promenade des peupliers sur l'île aux dames. Je commence à avoir des larmes qui coulent je réalise que maintenant j'allais les quitter, et peut-être pour toujours.

« -Henri, nous sommes arrivés, on va devoir se quitter pour une heure je repars à la maison , sache que j'ai passé un bon moment, certes je ne te l'ai jamais dit mais je t'ai toujours considéré comme mon fils.

-Merci, monsieur, à tout à l'heure

-Tu peux m'appeler Aurélien, A tout à l'heure Henri, on se retrouve ici dans une heure, n'adresse la parole à personne, et surtout...»

Il se baisse et me chuchote dans l'oreille :

« -...ne dit pas que tu es juif. »

Il remonta sur son vélo, puis partit. Il est temps pour moi de trouver mes parents, je cherchais mes parents pendant plus de quinze minutes, jusqu'au moment où, je vis une forme, au loin, marcher près de la Seine. Sans le vouloir, je me mis à courir. Mes pieds ne touchaient plus le sol, j'avais l'impression de voler. J'avais si vite que je redoutais qu'une de mes jambes ne se détache de mes hanches. Je n'avais pas reconnu la personne, mais j'avais reconnu le chapeau de ma mère. Un chapeau tricorne en feutre laine de fabrication française, de couleur noire, elle avait ajouté une fleur bleue sur le côté.

« -Maman !

-Henri ! »

Je m'élançai contre ma mère. A bout de souffle, sans pouvoir prononcer un mot, je la tâtais, je la touchais, je la serrais contre moi, pour l'empêcher de partir.

« -Henri, mon Henri ! Comme il est beau mon fils, comme tu as grandi...»

Elle disait des choses idiotes, qui n'ont pas de sens, pendant qu'elle parlait je commençais à chercher mon père.

« -Maman, où est papa ?

-Justement Henri, c'est pour ça que j'ai demandé à la famille Morin de te ramener ici, Henri je dois te dire quelque chose...

-Le secret, dont tu as parlé à Madame Morin ?

-Je pense que tu as lu la lettre...

Ma mère se mit à pleurer :

-Maman, qu'est-ce qui est arrivé à papa ?

Elle me tend un journal, qui liste les convois vers les camps de la mort. Je demande à ma mère :

-Quel est le rapport avec papa, ce journal date de 1941, papa est avec toi à Mantes-La-Jolie !

-Termine le journal, Henri...»

Je continue, arrivé à la liste du convoi numéro 6. La pluie commençait à être de plus en plus forte. Au bout d'un moment je vis le nom de mon Père Charles Isaja Dorman. Je m'écroule, j'ai l'impression que la vie est injuste, je suis juif et je perds mon père mon tout, je n'ai pas eu le temps de lui dire « je t'aime », je me mis à pleurer :

« -Papa !

-Excuse-moi ,Henri, je devais garder cela secret, tu n'étais pas prêt, je t'infligeais déjà le fait de quitter ton école, tes amis notre appartement alors je ne voulais pas te rendre plus malheureux que tu ne l'étais déjà en t'annonçant que ton père était décédé... »

A ce moment-là , je ne faisais pas attention à ce mensonge j'avais besoin de ma mère je sentais que c'était pour mon bien et elle était au plus mal je ne voulais pas empirer son cas je ne veux pas la perdre, je veux lui dire « je t'aime, maman ». Elle prend le journal et le jeta dans la Seine, elle me prend dans ses bras,...

Je demandai à ma mère quelle heure était-il, elle me répondit :

« -Il est vingt et une heure moins dix.

-Maman je vais devoir te quitter, monsieur Morin vient me chercher dans dix minutes.

-Je t'aime mon fils, fait attention à toi et on se reverra le plus tôt possible, je te le promets, prend soin de toi et n'oublie pas de remercier la famille Morin ...

-Merci maman, moi aussi je t'aime et je n'y manquerai pas. »

Elle me serra dans ses bras, j'eus à peine le temps de m'imprégner de son odeur qu'elle partit.

J'allais au plus vite rejoindre monsieur Morin, pendant que je marchais je pensais à tout ce qui venait de m'arriver, dire que ma vie a changé en à peine cinq minutes, jusqu'au moment, où un homme assez grand de taille aux yeux bleus, au teint pâle, vêtu d'un grand manteau noir, c'était l'homme qui nous suivait toute à l'heure ! c'était « le gros Jacques » ! j' eus tellement peur que je serrais de toutes mes forces le pendentif de Sonia, puis je retournai ma tête pour voir si ma mère était toujours là mais elle s'était volatilisée.

Le « Gros Jacques » me regarda puis me demanda :

« -Que fais-tu ici ?

-Je, je...j'étais avec des amis, mon père m'a déposé ici il y a environ une heure, et là je vais le rejoindre, il m'attend.

D'un air méfiant ,il me demanda :

- A cette heure-ci ?

-Oui, je...

A peine eus-je le temps de terminer, qu'il me coupa la parole :

-Quel est ton nom de famille ?

-Morin, Monsieur

Par peur je baissai ma tête.

-Où habites- tu ?

-A Limay.

Je commençais à serrer le pendentif au point de me faire remarquer par « le Gros Jacques »,

-Montre moi ce que tu as dans ta main.

Je lui montre, surpris il me dit :

-Circule...

»

Sonia ne m'avait pas menti au sujet du pendentif, il est réellement magique ! Cette histoire m'avait permis d'oublier la douloureuse nouvelle que ma mère venait de m'annoncer.

Par la suite j'ai rejoint Monsieur Morin, sur le chemin je lui ai tout raconté, et aussi que le pendentif de Sonia était magique, et lorsque je lui racontais cela il rigolait, à ce moment là je ne savais pas pourquoi Monsieur Morin riait, mais aujourd'hui je le sais et je sais aussi pourquoi la Gestapo m'avait laissé partir. Ce n'était qu'une question de religion...

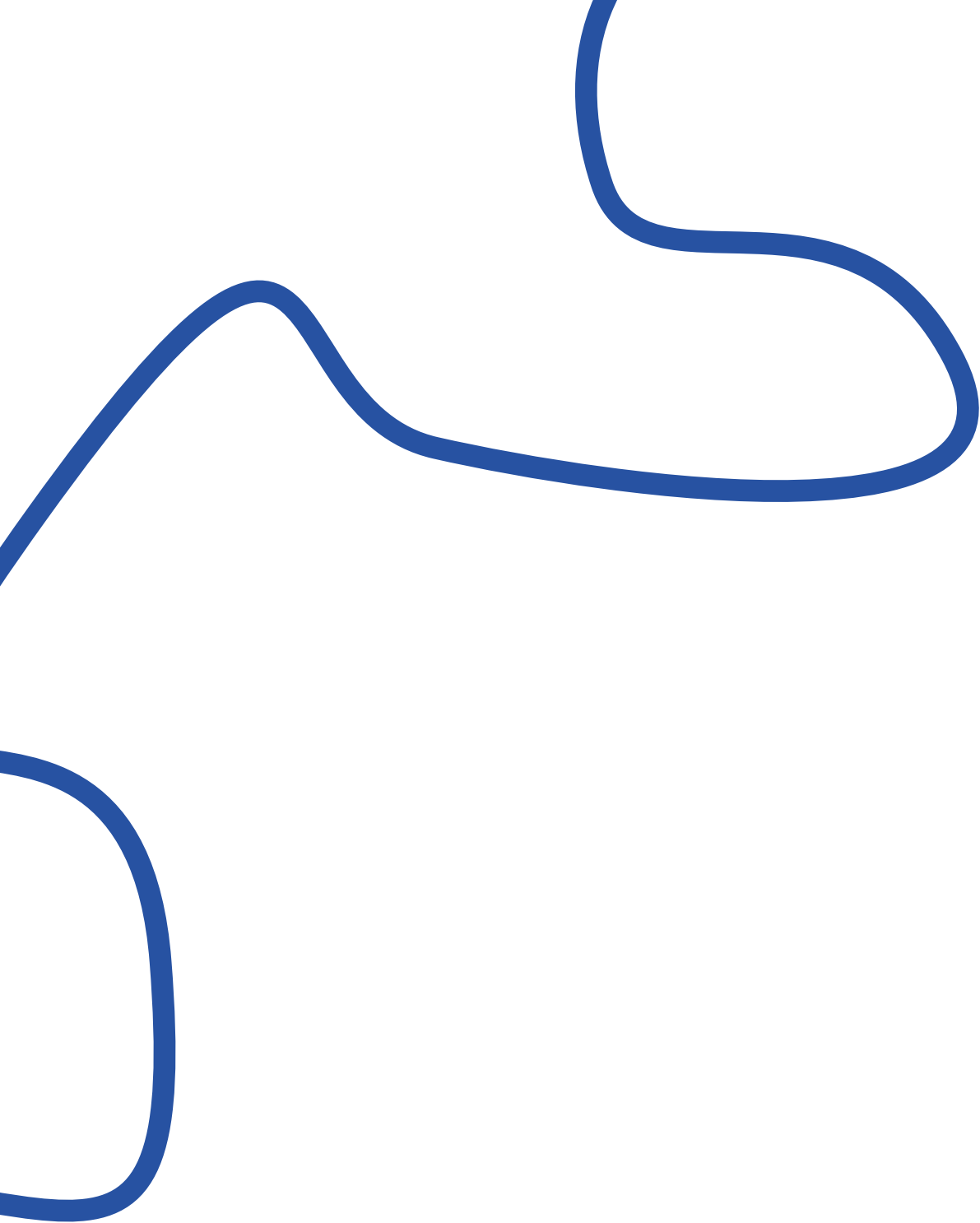
Entre temps Henri a revu sa mère, puis quelques jours après leur deuxième rencontre, Henri et sa mère ont pu rejoindre leur appartement sur Paris, mais ce rapprochement maternel sera entaché par un terrible drame. Au mois de décembre 1946, une affaire fait la une du magazine Sensation Qui Police ? celle du pharmacien de la rue Ramey qui empoisonnera six personnes avec des médicaments frelatés, du bicarbonate de soude qui s'avérera être de la mort-aux-rats. Annette la mère de Henri fait partie des victimes.

Devenu orphelin il a passé 4 ans de sa vie dans des orphelinats. En 1949 après son apprentissage dans la photographie, il était assistant d'un photographe de mode, et au moment où Henri raconte ce moment de sa vie très douloureuse à un de ses amis le 14 décembre 1950, il se trouvait sur le paquebot Liberté pour rejoindre l'Oncle Sam, à New York. Henri racontait son vécu en pleurant pensant à cette injustice faite contre les juifs durant la Seconde Guerre Mondiale. Il avait le projet de devenir un photographe célèbre.



**Ce sont des faits réels historiques, dont je me suis librement inspirée.**

**Cette nouvelle a pour but de faire prendre conscience de la survie des enfants juifs durant la Seconde Guerre Mondiale.**



# L'aventure de Moshé

Avant que tout cela ne commence j'étais très heureux dans ma vie de jeune enfant insouciant de ce qui se passait et de toute cette pagaille qui se passait dehors la seule chose dont je me rendais compte c'était l'état horrible de mes parents, rongés par l'inquiétude et la fatigue, ils ne dormaient plus, ne mangeaient plus, ils sentaient la guerre et le désastre arriver...

Je n'avais que douze ans mais je comprenais déjà tout cela, comme je l'ai dit, j'étais mal heureux, car je comprenais que mes parents allaient mal me je me disais que ce n'était qu'un vilain cauchemar et que tout allait redevenir comme au début, une réelle vie de famille, retrouver mes copains lorsque j'allais à l'école . Mais un jour j'ai pris conscience de ce qui était entrain de se passer , mon père me prit à part dans la cuisine et me dit :» tu te rappelles de ce que Papi t'avait raconté sur la guerre qu'il avait vécue?». Et je répondis tout simplement «oui, mais pourquoi me parles-tu de cela, papa?». mon père au bord des larmes me dit que cette fois si nous étions bien plus qu'en danger, et non pas parce que nous avons commis quelque chose de grave , mais parce que nous étions juifs, et que ce tyran de Hitler était passé au pouvoir et qu'il commençait lui et les nazis, à effectuer des rafles dans notre région, qui est située pas très loin de Paris, sur les bords de Seine, à Limay, dans le bassin Mantois. Mais si mon père voulait me parler à ce moment précis c'était pour me mettre en garde et me donner les étapes à suivre si un de ces jours, ces satanés nazis toqueraient à notre porte. Et ce qu'il m'avait dit ce jour-là m'a sauvé la vie. Il m'avait dit: «Si tu vois qui que se soit entrer dans la maison , tu cours te cacher dans la trape en dessous de l'escalier, tu es assez petit pour y rentrer , et tu n' en sors pas avant de ne plus entendre aucun bruit. Fils j'espère que ce jour n'arrivera pas , car si il arrive , cela voudra dire que ta mère et moi seront embarqués dans un de ces camps de concentration...Nous serons donc vers le couloir de la mort...».

Bien évidemment après avoir entendu ces choses, j'ai pris conscience des risques qu'on encourait, et je me suis effondré dans les bras de mon père qui lui même avait les larmes aux yeux.

Ma mère elle, passait ces journées au lit, elle avait énormément peur de nous perdre nous, mon père et moi. Ce jour-là, j'ai également appris que si nous ne voyons plus mes grands-parents c'est non pas parce qu'ils avaient déménagé comme mes parents me l'avaient dit mais bel et bien parce qu'ils se sont fait attraper par les nazis et emmener dans un camps de travail en Allemagne. Cette étape de ma vie m'a fait devenir quelqu'un de plus fort, mentalement j'étais fin prêt à affronter cette vie qui m'était destinée. Un réel combat pour survivre.

Une semaine après cette discussion. J'entendis quelqu'un toquer à la porte ,j'étais terrifié rien qu'à entendre ce bruit, j'eus à peine à regarder mon père que je compris très vite ce que j'avais à faire . Je courus très vite sous l'escalier, c'était tellement étroit qu'une fois à l'intérieur je ne pouvais plus bouger. J'ai pu entendre mon père ouvrir la porte d'entrée. Cela n'avait pas manqué, c'était bien eux, je l'ai remarqué grâce aux supplices de ma mère leur disant de ne pas les emmener . Après avoir embarqué mes deux parents l'un d'eux fit un tour de la maison, je l'entendais taper sur le plafond avec son arme pour vérifier s'il n y avait pas de grenier, de même pour le sol pour voir si il n y avait pas de cave. La trape dans laquelle j'étais caché était invisible, il ne m'a donc pas trouvé. Cette date fut gravée à jamais dans ma mémoire, c'était le dix décembre 1944, le jour de l'anniversaire de ma mère...



Une fois attendu quelques minutes dans le silence, je sortis je fus complètement perdu, je ne savais ps quoi faire après se désastre...

Je pris la décision de rester chez moi jusqu'à ce qu'il n'y ait pu de nourriture. J'étais complètement déboussolé par cet événement, je me mettais à de multiples reprises à la place de mon père pour savoir ce que lui aurait fait à ma place, je n'avais que douze ans, je n'avais donc pas encore de capacités intellectuelles assez développées pour réagir immédiatement. Cette période dura environ une semaine, mon stock de nourriture arriva sa fin, je n'avais donc pu beaucoup de temps pour réagir, mais il fallait que je trouve une solution...

Cela faisait maintenant trois jours que je n'avais pas manger ne serait-ce qu'un bout de pain, et j'avais du mal à réfléchir à ce que je pouvais faire, mais ce jour-là, le jour de Noël pour les chrétiens, ma tante Suzanne, elle aussi juive, vint à la maison pour présenter son nouveau né. Mais fût complètement surprise de ne pas voir mes parents à la maison... Je pris du temps avant de réussir à lui expliquer tout cela, expliqué ceci, le jour où vous avez perdu vos parents est très compliqué. Mais je parvins à le faire malgré le fait qu'elle s'en doutait sûrement déjà, elle fondit en larmes et son petit bébé de quelques semaines se mit à crier dans tous les sens lorsqu'il vit sa maman pleurer... C'était un bazar monstrueux, une fois que Suzanne eut repris son calme et le bébé aussi, elle m'expliqua que mon oncle avait subit le même sort il y a quelque jours maintenant...

Bien évidemment ma tante me proposa de partir vivre avec elle et le petit Lucas à deux rues de là où j'habitais. Ils avaient encore plein de nourriture et une cave en cas d'éventuelle descente des nazis, parce-que oui les nazis étaient maintenant installés dans la région, il fallait être extrêmement vigilant. Nous avions tous peur, mais personnellement, j'étais quand même plus rassuré aux côtés de ma tante.

Les jours étaient longs, et je m'inquiétais de plus en plus pour mes parents, je ne savais pas exactement ce qu'ils faisaient ni où ils étaient, mais ce qui était sûr c'est qu'ils souffraient... Je n'étais pas habitué à vivre sans mes parents, je pleurais tous les jours, je ne mangeai plus quotidiennement. Ce cauchemar dura environ trois à quatre mois, jusqu'à avril 1944. C'est à ce moment précis que tout bascula une deuxième fois pour moi. Cela faisait quelques jours que je remangeai normalement et que je reprenais des forces peu à peu, quand soudain j'entendis des grands coups frapper la porte d'entrée avec pour seul et unique but, enfoncer la porte. Ma tante et moi réalisions très vite que c'étaient les nazis et qu'il voulaient nous faire subir le même sort qu'à mes parents...

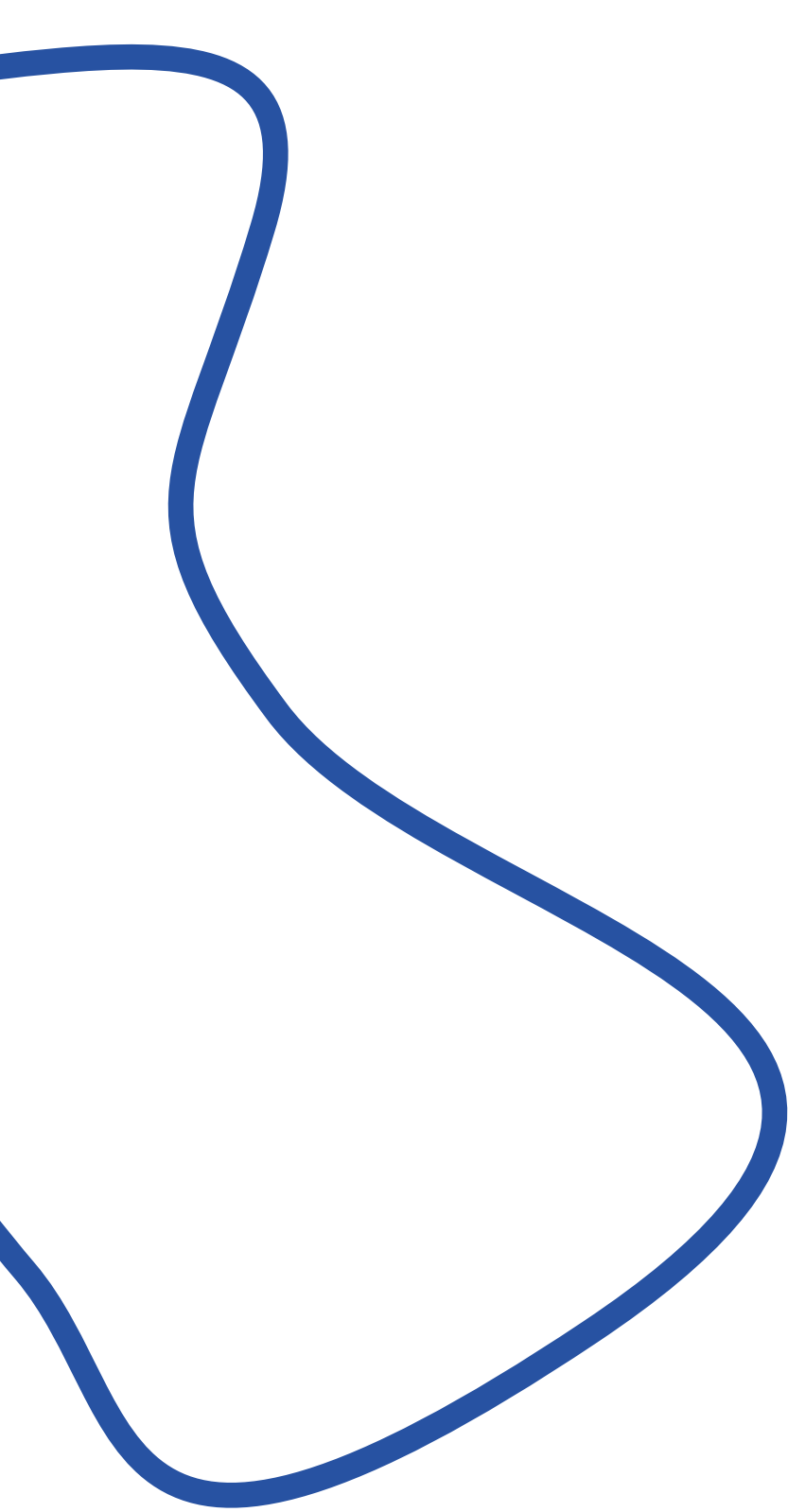
Je me cachai sous la table à l'entrée de la maison afin qu'il ne me trouve pas directement en entrant dans la maison et que je puisse prendre la fuite dès l'instant où ils seraient entrés dans la pièce suivante. Malheureusement pour ma tante et le bébé c'était voué à l'échec... J'étais de nouveau seul face à ma volonté de ne pas me rendre et me battre jusqu'au bout. Ils enfoncèrent la porte, ne me virent pas, passèrent à la pièce suivante pendant que je me mis à courir le plus vite que je pouvais, ils ne m'avaient pas entendu partir j'étais tellement discret du haut de mes douze ans. Je me cachai dans un café pas très loin du pont de Limay, le bar était fermé j'avais donc dû casser une vitre pour y rentrer. Je me cachai dans la réserve afin d'y trouver tout ce dont j'avais besoin. Je ne pouvais pas rester ici car si le patron me voyait je me retrouverais dans un sacré borborygme.

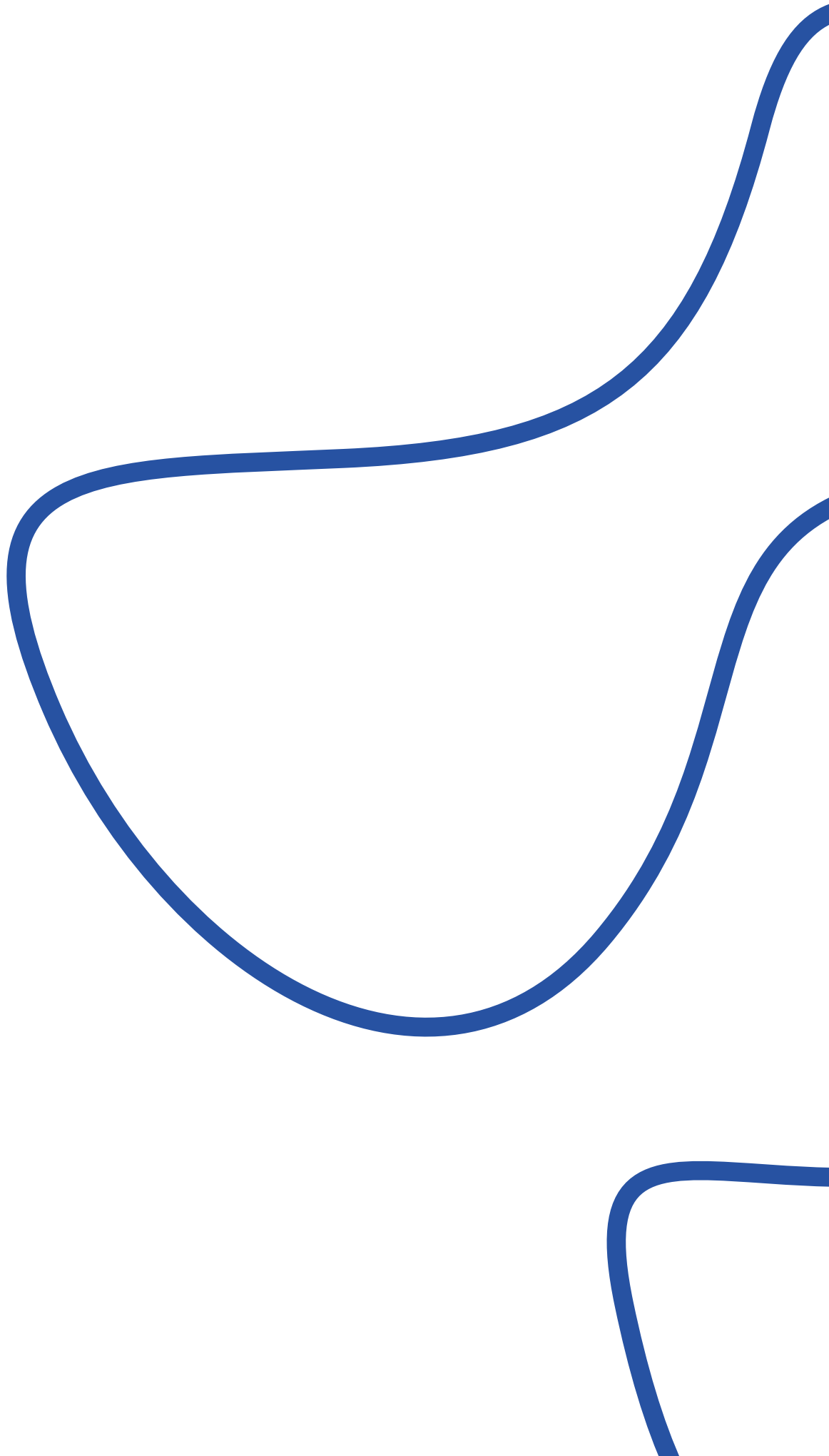
L'heure du service du soir approcha à grand pas, je me mis donc à marcher tranquillement dans les rues de Limay quand soudain je vis un groupe d'hommes habillés aux couleurs allemandes , ils m'avaient vu également, je fis demi-tour et courus immédiatement vers le pont .Ils me couraient après en tirant quelques balles pour me faire peur car leur seul but était de m'emmener dans un de ces camps de concentration ou me tuer. J'arrivai environ à la moitié du pont quand soudain...

Le pont s'effondras en deux grandes parties, j'étais de l'autre côté, les nazis étaient morts lors de l'effondrement, j'eus l'impression de renaître, que ce combat était fini, que je pouvais désormais vivre en toute liberté...C'était un réel bonheur, je respirai enfin calmement, je me sentis apaisé. Toutes ces semaines de combats et de lutte pour survivre enfin terminées...



Jean-Baptiste Corot, Le pont de Mantes







**Bravo et merci aux élèves de la Seconde 7 !**





*Limay*



Imprimé au Lycée Condorcet Limay // Juillet 2020  
Mise en page par Ema Delmotte-Terzi @emafaitquoi